

In the Name of the Father (Au nom du père)

Numéro 169, février 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59482ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1994). Compte rendu de [*In the Name of the Father (Au nom du père)*].
Séquences, (169), 42–42.

Dominique Chartrand — **Déc.:** Vianney Gauthier — **Cost.:** Francesca Chamberland — **Int.:** Marc Labrèche (Philippe de Beaulieu), Émile Proulx-Cloutier (Olivier St-Pierre), Steve Gendron (Laurent St-Pierre), Jessica Barker (Carole Bonin), Marie-France Monette (Hélène Lafleur), Maxime Collin (Benoît Painchaud), Jod Lèveillé-Bernard (Claude Petit), Gabriel Gascon (Capitaine Monbars), Raymond Cloutier (El Diablo), Annette Garant (Évelyne Monbars), Rodrigue Proteau (*El Moribundo*), Claude Desparois (*El Cachiporra*) — **Prod.:** Claude Bonin — Canada (Québec) — 1993 — 108 minutes — **Dist.:** Allegro Films.

In the Name of the Father

« La justice britannique ne tient pas à découvrir la vérité: seulement à obtenir une condamnation ». Lord Chancellor Hailsham⁽¹⁾

Gerry Conlon n'avait rien d'un révolutionnaire, encore moins d'un héros. Petit crâneur impénitent, il agaçait sérieusement même les membres de l'IRA par ses techniques enfantines de provocation contre l'armée d'occupation. Forcé de s'exiler pour un temps en Angleterre, il fut accusé — à tort — de l'attentat à la bombe survenu dans un pub de Guilford, en banlieue de Londres, en octobre 74. Condamnés à la prison à vie sur la base de preuves circonstancielles du



Pete Postlethwaite et Daniel Day-Lewis

plus haut comique, Gerry, son père Giuseppe et plusieurs autres furent gardés derrière les barreaux même après l'arrestation des auteurs avoués de l'attentat de Guilford.

L'incarcération de Gerry et de membres de sa famille tombait sous le coup du *Prevention of Terrorism Act* instauré en 74, une loi spéciale dont les mesures se voulaient temporaires mais qui fut reconduite à la sauvette un an plus tard. Les nouvelles dispositions permettaient d'arrêter sans raison et de garder sous les verrous pendant sept jours et sept nuits des gens à qui l'on pouvait finir par faire avouer n'importe quoi, tout ça sans l'intervention d'avocats.

C'est un véritable coup de poing que nous assène l'auteur de *My Left Foot*. Tout comme il avait évité de faire de Christy Brown un martyr, Jim Sheridan, aidé encore du brillant Daniel Day-Lewis, dresse un portrait sans concessions et sans fioritures d'un homme qui semble avoir été littéralement créé par les événements.

Ce qui frappe d'emblée dans le dernier film de Sheridan, c'est l'évocation extrêmement juste des tensions, des enjeux, du climat social de l'époque. Il y a d'abord cette séquence d'ouverture explosive et haletante qui illustre avec un réalisme déconcertant le quotidien des gens de Belfast constamment sur la corde raide, et surtout cette étonnante mécanique d'entraide et de collaboration déployée par toute la communauté dans les cas d'urgence pour permettre à l'un des leurs d'échapper aux soldats. Dans les *squats* de la capitale anglaise, on ne trouve plus trace des défuntes *swinging sixties* que dans quelques frusques usées.

Le film se déroule sur un arrière-plan de tensions sinon de haine qui maintient le spectateur sur le qui-vive. On se plaît à croire les Anglais sans émotions mais rarement laissent-ils libre cours à autant de hargne et de rage que lorsqu'on leur donne en pâture des Irlandais autonomistes, qu'ils soient ou non associés à l'IRA⁽²⁾. À cet égard, la mort de Giuseppe, un homme digne et intègre qui a toute la sympathie du metteur en scène (et la nôtre), constitue un point tournant. Dès lors, Gerry apprend à canaliser son énergie dans un but précis.

Sheridan déborde les cadres de l'autobiographie de Gerry Conlon pour mieux élargir son propos. Il trace ainsi un lien intéressant entre la répression qui règne en Ulster et la faiblesse chronique de toute figure paternelle — de l'autorité comme influence formatrice — pour des jeunes comme Gerry. À l'image d'un pays qui ne se reconnaît pas de véritable leadership politique, Gerry est comme un chien fou qui n'a pas trouvé son maître. En prison, par la force des choses, il passera à l'âge adulte. C'est en prison, symbole par excellence de l'autorité répressive — où il est forcé de cohabiter avec son père — que Gerry fera l'apprentissage du respect de cette autorité bienveillante et développera en parallèle une certaine conscience sociale, sinon politique.

Daniel Day-Lewis, est-il besoin de le dire? donne ici une prestation électrisante. L'acteur a ses admirateurs et ses féroces

détracteurs, mais il ne laisse personne indifférent. Il prend ici d'énormes risques et peut passer du meilleur au pire en une fraction de seconde. C'est avec une impudeur — et une impudence — déconcertantes qu'il incarne le jeune Gerry. On n'a aucun mal à voir, chez ce petit fanfaron difficile à retenir, l'image d'une jeunesse rendue insouciant et téméraire à force de vivre assise sur une bombe, en perpétuel état d'alerte.

Dans le rôle de Giuseppe Conlon, l'excellent Pete Postlethwaite (qu'on a pu voir dans *Waterland* de Stephen Gyllenhaal) fournit un contrepoint émotif à l'exubérance de Day-Lewis, une présence émouvante au milieu de la tourmente. Il est fort intéressant de retrouver, dans le rôle du commissaire Dixon responsable de la dissimulation de documents, Corin Redgrave, un activiste de la première heure reconnu pour son engagement dans ce genre de cause⁽³⁾.

Loin de toute forme de partisanerie (le film ne cautionne en aucune façon les agissements de l'IRA, au contraire), *In the Name of the Father* se veut une condamnation sans appel d'un système judiciaire sclérosé et biaisé qui semble inventer au fur et à mesure les règles du jeu et refuse obstinément de revenir sur ses erreurs, ce qui malheureusement risque d'en faire un film d'une brûlante actualité pour encore longtemps.

Dominique Benjamin

- (1) Propos recueillis par l'auteur David Hare, extraits de l'introduction à sa pièce *Murmuring Judges*.
- (2) Au moment de faire son discours d'introduction à la Chambre, en 1969, Bernadette Devlin, élue Membre du Parlement à l'âge de 21 ans dans une circonscription de l'Ulster, fut conspuée sans merci par les Tories qui réclamaient sa tête, *au sens propre*.
- (3) Pour la petite histoire, signalons que Corin Redgrave, (frère de Vanessa), qui fut entre autres candidat pour le *Worker's Revolutionary Party* dans Lambeth aux élections générales de 1979, participe régulièrement à des levées de fonds et autres manifestations publiques pour la défense de cas semblables à celui des Conlon, aux côtés de gens comme Gareth Peirce et Theresa Streatfield.

IN THE NAME OF THE FATHER (Au nom du père) — Réal.: Jim Sheridan — **Scén.:** Terry George, Jim Sheridan d'après l'autobiographie de Gerry Conlon *Proved Innocent* — **Photo.:** Peter Biziou — **Mont.:** Gerry Hambling — **Mus.:** Trevor Jones — **Son.:** Kieran Horgan — **Déc.:** Caroline Amies — **Cost.:** Joan Bergin — **Int.:** Daniel Day-Lewis (Gerry Conlon), Pete Postlethwaite (Giuseppe Conlon), Emma Thompson (Gareth Peirce), John Lynch (Paul Hill), Corin Redgrave (Robert Dixon), Beatie Edney (Caroline Richardson) — **Prod.:** Jim Sheridan, Gabriel Byrne — Irlande/Grande-Bretagne/États-Unis — 1993 — 132 minutes — **Dist.:** Universal.